

ORTHODOXIE

N° 179 | 📄 | MARS 2020

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE



Nouvelles

Le 28 décembre nous a quitté notre fidèle Myriam pour une meilleure vie. Mémoire éternelle !

La voici à droite, un peu avant son départ.

Sinon, rien de nouveau, si ce n'est le virus Corona qui est à la une, et qui me semble être une étape de plus vers le gouvernement mondial.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

TABLE DE MATIÈRE

- * DE L'IMAGE DE JÉSUS CHRIST
- * POUR NOTRE INSTRUCTION
- * LE MARTYRION DE ST. DIOMÈDE
- * LES RELIQUES DE LA PASSION À CONSTANTINOPLÉ
- * VISION DE SAINTE THÈCLE
- * MIRACLE DE SAINT GEORGES SUR L'OMELETTE
- * ST GEORGES ET LE DÉMON
- * COMMENT SAINT AMBROISE FUT ÉLU ÉVÊQUE ...
- * RÉPONSE DE L'ASSEMBLÉE SUR LES PEINTRES D'ICÔNES ...
- * SIGNES DES TEMPS
- * INTERCESSIONS DE LA MÈRE DE DIEU TRÈS PURE ...
- * SAINT VICTOR ET SAINTE COURONNE



DE L'IMAGE DE JÉSUS CHRIST, LAQUELLE CETTE FEMME, QUI AVAIT ÉTÉ ATTEINT DE FLUX DE SANG, DRESSA EN PHENICE DE PANAAAS.

Dans : L'Histoire ecclésiastique de Nicéphore, fils de Calliste (livre 10, chapitre 30)

Or, je ne permettrai et n'endurerai point que soit cachée longtemps, comme ensevelie, la mémoire d'un autre insigne miracle, lequel nous montre à l'oeil la puissance de Jésus Christ, et nous donne non petit témoignage de la vengeance divine à l'encontre des méchants. Phenice ville, fut appelée anciennement Dan, étant dénommée d'après Dan, l'un des enfants du patriarche Jacob, lequel fut prince et auteur de la famille; et peuple qui habitait en ce lieu.

Longtemps après Philippe fils d'Herode voulant dédier la ville à César l'ornant magnifiquement de bâtiments et édifices, la dénomma de son nom et celui de César, Césarée de Philippes. Mais les Grecs l'appelaient Panæas, pour ce qu'en celle-ci ils avaient dressé l'image du Dieu Pan. En cette même ville, est quelque fontaine, près de laquelle cette femme, laquelle avait été fort atteinte du flux de sang, érigea une excellente statue d'airain à Jésus Christ; rendit pour le moins à son bienfaiteur, pour la guérison de sa grave maladie ce devoir quelque reconnaissance. Cette statue sembla de bonne grâce, et plaisait beaucoup à ceux qui la regardaient. Au pied de celle-ci croissait une herbe, qui apportait remède immédiat à toutes maladies, et principalement au mal étique,¹ et aussi que ceux qui étaient guéris, avec grande diligence recherchaient la cause de cette vertu, qu'ils ne purent toutefois en n'aucune façon trouver. Car pour la pérennité du temps et par oubli, le moyen se perdit par lequel on eut pu entendre quelle forme cette statue représentait, et pour quelle occasion elle avait été là dressée. Car pour ce que ce divin simulacre était à découvert et exposé en plein air, son corps ne fut que peu changé, et les pluies emportantes des lieux plus hauts et ravissant la terre, l'avaient en ce lieu amassées contre cette statue; pour cette cause la connaissance qu'on eut pu tirer des lettres d'enseignement de toute cette affaire, était rendue incertaine. Toutefois, après que par souci et diligence plus grande, on a recherché la grâce saillante de ce lieu, cette terre fouillée, les lettres alors apparentes en enseignèrent certainement cette chose. Et depuis ce temps, cette herbe ne fut vue ni en ce lieu, ni en un autre. Or, Julien ayant abattu la statue de Jésus Christ, dressa la sienne en ce lieu, et voila soudain un feu véhément fut envoyé du ciel, lequel déchira son simulacre environ la poitrine, et précipita évidemment par terre le chef abattu avec le col, et par force séparé de l'estomac. Ce qui dura encore longtemps après, témoignant ce fait ainsi que par un écriteau taillé et gravé sur la colonne, par la suie de cette foudre qui se montrait manifestement. Les chrétiens transportèrent alors cette statue de Jésus Christ au diaconie de l'Eglise, la mirent au lieu le plus honorable et fut par eux révéree avec toute décence et respect; car volontiers ils fréquentaient ce lieu, et regardaient cette image, déclarant leur désir et amour envers l'original et premier exemplaire de cette statue. Mais au temps de cet empereur les méchants lesquels étaient en Panæas, sectateurs de la superstition Grecque, émus, traînèrent par le milieu du chemin cette image ainsi que nous avons dit, l'ayant ôté de son lieu, et lié de cordes à ses pieds; exercèrent toute vilenie, outrage, et impiété contre elle. Pareillement, ils brisèrent en morceaux le surplus du corps de cet image, et traînèrent le chef qu'ils avaient arraché de ses membres, ce que quelques-uns, qui comme de raison furent vraiment contristés de ce forfait, ayant enlevé secrètement ainsi qu'ils purent contregarder : pareillement ayant ramassé les autres parties du corps, les remirent en l'Eglise. L'espèce de cette herbe, laquelle nous avons dit jadis croître en ce lieu, ne fut jamais connue par les médecins, ni ceux qui se mettent à rechercher la nature de qualité des herbes. Quant à moi, il me semble que ce n'est chose merveilleuse que de nouveaux bénéfiques soient élargis et montrés aux hommes, Dieu les visitant d'une nouvelle manière; car la narration suivante déclare très vraiment plusieurs autres miracles, qui ont, en certains villages et régions, été seulement connus des habitants desdits lieux, ainsi qu'il est expédient par leurs prédécesseurs.

¹ Qui est affecté d'étisie.

POUR NOTRE INSTRUCTION



«Il a été maltraité et opprimé, et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent; Il n'a point ouvert la bouche. Il a été enlevé par l'angoisse et le châtement; et parmi ceux de sa génération, qui a cru qu'il était retranché de la terre des vivants et frappé pour les péchés de mon peuple ? On a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau avec le riche, quoiqu'il n'eût point commis de violence et qu'il n'y eût point de fraude dans sa bouche.» (Is 53,7-9)

Ces paroles prophétiques d'Isaïe se reportent au Christ, le seul sans péché, l'agneau sans tache, et lors de la proscomédie (préparation des saints dons) le prêtre lit presque ces mêmes paroles : «Comme une brebis, Il a été conduit à la boucherie. Comme un agneau sans tache devant celui qui le tond, Il n'ouvre pas la bouche. Dans son humiliation, son jugement a été exalté. Qui racontera sa génération ? Car sa vie a été enlevée de terre.»

Le prophète Jérémie dit, de son côté, à peu près pareillement : «J'étais comme un agneau familial qu'on mène à la boucherie, et j'ignorais les mauvais desseins qu'ils méditaient contre moi : *Détruisons l'arbre avec son fruit ! Retrançons-le de la terre des vivants, et qu'on ne se souvienne plus de son nom !*» (Jer 11,19)

Toutes les prophéties sont pour notre instruction et doivent servir à nous corriger. Quand, par exemple, il est dit : «Il n'ouvre pas la bouche,» cela nous apprend à supporter nos petites épreuves avec résignation, au lieu de gémir, de nous lamenter, et de regimber. «Quoiqu'il n'eût point commis de violence et qu'il n'y eût point de fraude dans sa bouche.» Si nous pouvons dire la même chose de nous-mêmes, alors et encore, nous pourrions nous révolter. «Pour les péchés de mon peuple,» le Seigneur a souffert la croix, et nous, c'est pour nos propres péchés. Cela devrait nous humilier au moins un peu. Le Christ fut exalté, car humilié à

l'extrême, et pour cela «sa vie a été enlevée de terre.» À nous aussi, est préparée une place dans le paradis, la vraie vie, dont cette vie ici-bas n'est que la préparation, une préparation qui ne se fait pas toute seule, ni sans effort. Les épreuves servent à nous humilier, et sans humilité, pas de salut, car l'opposé de l'humilité c'est bien l'orgueil qui a fait chuter Lucifer et tant d'hommes.

L'apôtre Paul, écrit : «Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? selon qu'il est écrit : *C'est à cause de toi qu'on nous met à mort tout le jour, qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.* Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.» (Rom 8,35)

Que notre Sauveur, – dont nous célébrons la Naissance dans la chair, ces jours-ci, – nous accorde d'être comptés parmi ces vainqueurs !

a. Cassien

LE MARTYRION DE SAINT DIOMÈDE

A Constantinople, l'intérieur de la Porte Dorée, se trouvait l'église de la Vierge, appelée Jérusalem. Dans l'église de la Vierge, surnommée Jérusalem, se trouvait un *martyrion* dédié à saint Diomède. L'empereur se rendait dans ce dernier sanctuaire le 15 août au soir, et le clergé y célébrait le lendemain la mémoire du martyr. Aussi cette église de la Vierge-Jérusalem, est-elle identifiée par les auteurs byzantins avec Saint-Diomède. L'église de Saint-Diomède était donc une dépendance de l'église de la Vierge-Jérusalem et était située dans l'enceinte d'un monastère qui se trouvait à l'intérieur de la Porte Dorée. Quand le futur Basile I^{er}, ayant quitté la Macédoine, arriva à Constantinople où il devait faire une si brillante fortune, il pénétra dans la capitale par la Porte Dorée. Après avoir franchi cette dernière, fatigué par le voyage, il alla se coucher devant la porte de Saint-Diomède, qui était toute proche. Pendant la nuit saint Diomède apparut à l'higoumène du monastère et lui ordonna d'aller à la porte, d'introduire celui qui s'y trouvait, de le soigner, car cet homme, disait-il, serait un jour empereur. Lorsqu'il fut monté sur le trône impérial, Basile I^{er}; pour témoigner sa reconnaissance au saint dont la prédiction s'était réalisée, agrandit son église, la décora magnifiquement et la dota de richesses considérables.

D'après une tradition l'église remonterait au règne de Constantin le Grand. Elle existait sûrement au sixième siècle, sous le règne de Justinien. Le culte de ce saint médecin de Nicée, qui mourut martyr sous Dioclétien, était assez ancien à Constantinople. Ses restes, qui, d'après la tradition, avaient été recueillis après son supplice par une femme, Petronia, furent transportés à Constantinople. Son bras est signalé à l'église des Saints-Apôtres, vers 1150. En 1200, Antoine de Novgorod a vu près des Portes Dorées l'église de Saint-Diomède contenant ses reliques. Le saint médecin continuait à opérer après sa dormition de nombreuses guérisons.

LES RELIQUES DE LA PASSION À CONSTANTINOPLE

La Couronne d'épines, conservée à l'église du Phare, était encore verdoyante et couverte de fleurs. Elle restait intacte. Elle n'était pas rude au toucher, mais lisse et très douce. Ses pousses n'étaient pas comme celles des haies, qui accrochent les vêtements et égratignent avec leurs pointes acérées. Non, elles sont semblables à celles des plantes du Liban, aux jeunes pousses flexibles de l'osier.

La Lance, qui avait percé le flanc du Seigneur, avait la forme d'une épée à double poignée et présentait la figure d'une croix. Avec une vue très perçante, on pouvait encore apercevoir les taches de sang du Christ.

Le saint clou, qui, avec trois autres, avait percé le corps du Christ et avait trempé dans son sang, n'était couvert jusqu'à présent d'aucune rouille.

C'étaient encore le carcan en fer, semblable à un collier, dont les anneaux font plier le cou, le linceul du Sépulcre en tissu de lin, d'où s'exhalait un parfum suave; le suaire; le linge avec lequel le Christ a essuyé les pieds des apôtres; par miracle, il était encore humide; le manteau de pourpre, le roseau que le Christ tint dans sa main droite, n'était ni léger, ni fragile; il était épais comme le bras d'un homme vigoureux et sans noeuds; la pierre du Tombeau qui, est la preuve matérielle de la résurrection du Christ.

Ces reliques de la Passion étaient considérées par les Byzantins comme particulièrement précieuses. Anne Comnène écrivait, au douzième siècle, que les serments prêtés sur elles étaient regardés comme tout à faits sacrés. On jurait sur la Croix du Christ, sur la couronne d'épines, sur les saints clous, sur la lance qui avait percé le flanc du Seigneur.

Les Latins, lorsqu'ils eurent occupé Constantinople, désignèrent cette église de la Vierge du Phare, où étaient conservées les reliques de la Passion, sous le nom de chapelle du Boucoléon (capella Buccatennis); de même ils appelèrent l'ensemble du Grand Palais palais du Boucoléon (palatium Buccaleonis).

CHAUSSURES ANTI-CHRÉTIENS EN TURQUIE ET AU KURDISTAN IRAQUIEN



La société FLO, basée à Gaziantep (Turquie), produit des chaussures permettant d'écraser à chaque pas le symbole des chrétiens, la croix.

Dans : Voltairenet.org

VISON DE SAINTE THÈCLE

Dans le temps ..., il m'est arrivé ceci : car il ne convient pas non plus de taire ce que j'ai reçu alors de la martyre. J'en avais assez – comme je l'avoue – de rassembler et d'écrire les miracles, et j'étais paresseux à prendre en mains tablettes et stylet, comme si j'avais renoncé à rechercher et colliger ces miracles. Comme j'étais dans ces dispositions, et que je baillais, la vierge apparut à mes yeux et vint s'asseoir à côté de moi, là où j'ai l'habitude de me tenir près de mes livres. Elle me retira de la main le quaternion sur lequel précisément, d'après les tablettes, je transcrivais mon récit. Et je la vis qui se mit à lire, à y prendre plaisir, à sourire, à me montrer par son regard qu'elle goûtait alors ce que j'avais écrit, et qu'il fallait finir l'ouvrage et ne pas le laisser inachevé, jusqu'à ce qu'il me fût permis d'apprendre de chacun ce qu'il savait et ce qu'on pouvait connaître par une scrupuleuse enquête. En sorte que, après cette vision, je fus rempli de crainte et de zèle, que je repris en mains tablettes et stylet, et continuerai de le faire aussi longtemps qu'elle l'ordonnera.

Je vous conseille de ne pas avoir de méchancetés à l'égard de qui que ce soit; Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d'autrui ? S'il se tient debout, ou s'il tombe, cela regarde son maître. (Cf. Rom 14,4); et personne ne sera puni ou récompensé pour les actions d'un autre : *Chacun portera son propre fardeau* (Gal 6,5). Les saints pères nous apprennent à ne même pas croire nos propres yeux, car par les passions, à celui qui est encore emprisonné par elles et qui n'en est pas libre, l'ennemi présente ce qu'il veut. Ne croyez que les pensées qui ne témoignent que de bonnes choses envers votre prochain. Mais mieux encore, ce serait pour vous et moi d'apprendre à ne voir que nos propres défauts; alors nous souffririons moins des assauts de l'ennemi, car les paroles du Seigneur sont vraies : *Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés* (Mt 7,1) -

Saint Macaire d'Optina

MIRACLE DE SAINT GEORGES SUR L'OMELETTE

Dans le thème de Paphlagonie, il y a une église fameuse du saint mégalomartyr Georges, que les gens du pays appellent *Phatrynon*. Comme elle était au début tout à fait petite, menaçait ruine, et qu'il n'y avait pas d'argent pour la redresser, ou pour mieux dire la reconstruire, il se produisit le fait suivant.

Des enfants s'étaient un jour rassemblés là, ils se livraient à des jeux, et l'un d'entre eux, qui avait eu souvent le dessous, était raillé par les autres. Il tourna les yeux vers l'église de saint Georges et dit : «Saint Georges, fais moi vaincre, j'apporterai à ton église une belle omelette». Aussitôt, s'étant remis à jouer, il fut vainqueur, non pas une fois ou deux, mais souvent. Alors,

étant allé vers sa mère, il lui demanda que fût donné au saint le cadeau qu'il avait promis. La femme, qui aimait beaucoup son petit et qui aimait le martyr, confectionna sur le champ le plat demandé et le remit à l'enfant. Celui-ci le prit l'apporta au temple devant l'autel et s'en alla. A ce moment même, quatre marchands, qui passaient par là, entrèrent à l'église pour y prier. Quand ils eurent trouvé l'omelette qui fumait encore, ils se dirent entre eux : «Le saint n'en a pas besoin, mangeons-la nous-mêmes et donnons à la place des grains d'encens.» Ils mangèrent donc, mais furent empêchés de partir, impossible de sortir. Ils jetèrent chacun un *miliarensis*, l'empêchement continuait. Ils alors chacun un sou d'or en suppliant le saint de les laisser partir, mais même ainsi, pris de cécité, ils ne purent sortir de l'église. Quand enfin ils eurent déposé, tous les quatre, chacun un second sou d'or avec de chaudes supplications, ils sortirent sans obstacle. Une fois sortis, ils dirent : «Grand saint Georges, que tu es âpre au gain quand tu vends tes omelettes. Nous ne t'en achèterons plus, mais pour cette fois-ci pardonne-nous.»

Dans cette église, il s'est produit et il se produit jusqu'à ce jour une infinité de miracles.



SAINT GEORGES ET LE DEMON

Alors que le saint était sorti de la ville et qu'il allait à la ville sa patrie, un démon vint à sa rencontre sur la route, l'air humble, tranquille, et tenant en main un bâton. Ayant reçu un salut de paix, il vint au devant de saint Georges et lui dit : «Paix à toi, Georges.» Le saint dit : «Comment as-tu osé m'appeler par mon nom, que tu ne connais pas. Ne serais-tu pas un mauvais démon ?» Le démon dit : «Comment oses-tu parler ainsi aux anges de Dieu ? Veille à ton langage.» Saint Georges dit : «Si tu es un ange de Dieu, montre-moi ton pouvoir.» Et, ayant tracé sur la terre le signe de la précieuse croix, il clôtura en cercle le démon, et lui dit : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, viens ici, suis-moi.» Aussitôt le démon s'écria : «Malheur à moi, Georges, de ce que je t'ai rencontré.» Saint Georges dit : «Je t'adjure, mauvais démon, par ton châtement éternel de me dire qui tu es, et ce que tu voulais me faire.» Le démon dit : «J'avais rang, Georges, aussitôt après le premier Samuel, moi, Georges, j'avais sous moi quarante mille anges. Quand Dieu a créé le ciel, j'étais là. Quand il a séparé la terre, j'étais présent. Quand il a créé la colonne qui soutient la terre, je me tenais là. Quand il a scellé l'abîme, j'étais spectateur. J'avais pouvoir sur de terribles éclairs, j'enchaînais les nuages. Aucun être humain ne peut me

voir, les légions des anges me craignent. Mais, à cette heure à cause de mon orgueil, mes pieds foulent la terre, et ce qui est pire en tout cas, c'est que les cadavres des morts tombés en poussière nous souillent. Moi, Georges, j'ai jaloué la grâce qui t'a été donnée, et j'ai voulu aller à ta rencontre, pour que tu m'adores, parce que j'en ai séparé beaucoup d'autres de la gloire de Dieu. Voilà, je t'ai tout dit. Rappelle-toi, Georges, ma gloire d'antan et la misère qui a suivi pour moi. Ne me laisse pas descendre dans l'abîme, parce que ceux qui sont dans l'abîme, sont les premiers transgresseurs, et puissé-je n'y jamais entrer pour l'éternité !» Alors le grand Georges éleva la voix vers le Dieu de l'Univers et dit : «Seigneur mon Dieu, écoute ma prière, parce que tu m'écoutes toujours. Car c'est toi-même qui l'as dit, Seigneur : *Celui qui vient à moi, je ne le jeterai pas dehors* (Jo. 6,37). *C'est toi, Seigneur qui connais les coeurs* (Ac 1,24; 15,8), qui as lié et enchaîné par ma main le cruel dragon. Eh bien, ce démon qui n'a pas accompli ton vouloir, qui n'a pas gardé tes commandements, mais qui a persisté dans sa méchanceté et ne s'est pas tourné vers toi le seul vrai Dieu, jette-le au lieu terrible, pour qu'il soit châtié et ne tente pas l'image que tu as modelée de tes mains.»

Il y avait là une pierre énorme. Le grand Georges fit sur elle un signe de croix et lui dit : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, ouvre-toi, pierre, et reçois ce mauvais démon.» Aussitôt la pierre se fendit et il en sortit un feu. Le saint saisit le démon et le jeta dans le gouffre en plein milieu du feu. Puis il fit revenir la pierre à l'état où elle était auparavant. Et le démon était dans l'abîme, puni par le feu jusqu'à l'achèvement de l'éternité.

Louons tous le nom admirable du saint mégalomartyr Georges et adressons un chant de gloire à Dieu. Au Père, au Fils et au saint Esprit ensemble conviennent toute gloire, honneur et adoration, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Amen.

Un frère vint trouver un grand ancien à la montagne de Phermé et lui dit : «Abbé, que faire ? mon âme se perd.» L'ancien lui dit : «Pourquoi, mon enfant ?» Et frère dit : «Quand j'étais dans le monde, comme de juste, je jeûnais beaucoup, je veillais, j'avais beaucoup de componction et de ferveur, tandis que maintenant, père, je ne vois absolument aucun bien en moi.» L'ancien lui dit : «Crois-moi, mon enfant; tout ce que tu faisais quand tu étais dans le monde, c'étaient la vaine gloire et les louanges des hommes qui te donnaient le courage de le faire et cela n'était pas agréable à Dieu; aussi Satan ne te faisait-il pas la guerre, c'est qu'il n'avait cure d'arrêter ton élan puisque aussi bien tu n'en tirais aucun profit. Maintenant au contraire qu'il te voit devenu soldat du Christ et parti à l'attaque contre lui, il s'est armé lui aussi contre toi. Au demeurant, un seul psaume que tu dis maintenant avec componction plaît davantage à Dieu que mille que tu disais dans le monde; et il agrée ton jeûne réduit plus que les semaines que tu jeûnais dans le monde.» Le frère lui dit : «Je ne jeûne plus du tout présentement, mais tous les biens que j'avais dans le monde m'ont été enlevés.» L'ancien lui dit : «Ce que tu as te suffit, persévère seulement et ce sera bien.» Comme le frère insistait et disait : «Sûrement, père, mon âme se perd», l'ancien lui dit alors : «Crois-moi, frère, je ne voulais pas te le dire pour ne pas faire de mal à ta pensée, mais en te voyant aller au découragement à l'instigation de Satan, je te le dis : Le seul fait de penser que tu faisais du bien et menais une vie vertueuse quand tu étais dans le monde, c'est de l'orgueil; car c'est ainsi que le pharisien lui aussi perdit tout le bien qu'il avait fait. En revanche, maintenant que tu te considères comme ne faisant absolument rien de bien, cela te suffit, frère, pour ton salut; car c'est de l'humilité. C'est ainsi que fut justifié le publicain qui n'avait rien fait de bien. Car un homme pécheur et négligent, à condition qu'il ait la contrition du coeur et l'humilité, plaît davantage à Dieu que celui qui fait beaucoup de bien et qui se considère comme faisant vraiment un bien quelconque.» Et le frère, grandement secouru, fit une métanie et dit à l'ancien : «Aujourd'hui, abbé, mon âme a été sauvée par toi.»

COMMENT SAINT AMBROISE FUT ÉLU ÉVÊQUE ET DE LA LIBERTÉ À PARLER

En cette sorte, les évêques occidentaux apaisèrent aux parties orientales ceux qui s'étudiaient aux nouveautés, et gardèrent la doctrine de foi inviolable dès le commencement, tellement que ceux-ci étaient en bien peu de nombre, qui eurent d'autre opinion. En tout, il n'y avait quasi qu'Auxent; toutefois non longtemps après il fut ravi par la mort. Et lui défunt, la multitude fut en tumulte pour l'élection de l'évêque, parce que les uns en élisaient l'un, les autres un autre. Milan donc était en grand danger; car chacun menaçait de sa part qu'il serait ces choses qu'on a coutume de perpétrer durant tels troubles, voyant que tout ne succédait pas selon leur conseil et entreprise. Entre ceux-ci, Ambroise ayant charge de ce peuple, à cause que Valentinian l'avait établi son lieutenant, outre ce qu'il était pourvu de dignité consulaire, tenant cette émotion indiscrete pour suspecte, vint avec grande et honorable multitude à l'église et là, leur persuada ce qu'il estimait être bon, à savoir qu'ils désistassent de cette contention et fissent leurs affaires selon les lois de l'Eglise. Puis, les admonesta des utilités de concorde, et des biens qui de coutume suivent ceux qui prennent paisible conseil de leurs desseins. Encore, il haranguait que soudain le tumulte et la sédition assoupie, tous confèrent les suffrages de l'épiscopat à ce conseiller d'honnêteté et de concorde; et l'exhortèrent qu'il fut baptisé (car il n'était pas encore initié en ce sacrement), et humblement le supplièrent qu'il reçut la dignité épiscopale, et que par ce moyen, il adviendrait qu'ils seraient unanimes et s'accorderaient en la foi. Et après qu'il eut volontiers approuvé le baptême, et tant qu'il put, différer cette sacrée administration et publiquement rejeter cette charge, la multitude de plus en plus lui insista et confirma que quelque chose qu'il lui advint, elle ne quitterait rien de son conseil. Or, cette chose fut rapportée à l'empereur Valentinian; laquelle ouïe, premièrement se mit en prières, et puis rendit grâce à Dieu, de ce qu'il appelait ceux à l'office épiscopal, lesquels il avait établi pour l'administration de la république. Et après avoir conféré ensemble touchant la véhémence pétition du peuple et la constante résistance d'Ambroise, il connut très bien que l'élection de ce personnage serait quelque grand bien en l'Eglise de Milan, pour retenir la concorde et tranquillité. Par quoi, soudain il commanda qu'il reçut l'initiation et la consécration. Aussi, incontinent après qu'il fut plongé au divin baptême, et eut humilié son chef à la consécration, tout le peuple se rallia en concorde, et la tranquillité fut rendue à l'Eglise, laquelle depuis longtemps avait été en danger, pour la dissension levée à cause de la mauvaise administration d'Auxent. Et pour ce qu'en toutes ces affaires, l'empereur en toutes manières fut très bon, il chanta cet hymne à Dieu notre Sauveur : «Je te rends grâces (dit-il) Seigneur tout-puissant, et notre Sauveur, de ce que j'ai donné charge des corps à cette homme, et tu lui as commis la cure et la sollicitude des âmes, et as approuvé l'opinion de mon jugement comme raisonnable.» Or, Ambroise non longtemps après tenant propos très librement avec l'empereur, reprit plusieurs choses, non bien faites par les magistrats. A quoi, l'empereur «longtemps, il y a», dit-il, «que je connaissais cette tienne liberté à parler; et nonobstant qu'elle me fut connue, je ne l'ai non seulement pas empêchée, mais aussi par mon suffrage, j'ai aidé ton élection, à ce que tu fusses fait évêque. Poursuis donc, ainsi que le divin arrêt commande, guéris les offenses et péchés de nos âmes.» Ces choses furent faites à Milan. Mais quel a été Ambroise en sa vie et doctrine, et zèle excellent envers l'Eglise, et comment virilement et divinement, il exerça l'office de l'épiscopat, usant de grande liberté en ses admonitions, faites en temps et lieu, aux principaux magistrats, nous le dirons au livre subséquent.

Dans «l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Xanthopoulos» (livre 11; chapitre 33; en 1578)

Si la pénitence, et les larmes qu'elle nous fait répandre (la componction,) ont le pouvoir de nous élever jusqu'aux cieus, c'est la sainte humilité qui nous ouvre les portes de cet heureux séjour. C'est pourquoi la pénitence, les larmes et l'humilité sont une respectable trinité dans l'unité de l'humilité qui les contient toutes, et une admirable unité dans cette étonnante trinité.

saint Jean Climaque (L'échelle sainte, 25 e degré, 15

Rien, je crois, ne peut contribuer davantage à nous convaincre combien nous avons besoin de pleurer nos péchés, et combien les larmes d'une douleur sincère sont utiles à notre âme, que l'histoire vraiment extraordinaire et surprenante que je vais vous raconter :

Il y avait dans le monastère où j'étais, un moine nommé Étienne; comme il aimait la vie solitaire et érémitique, depuis un grand nombre d'années il vivait entièrement séparé des frères, et s'était rendu recommandable par ses jeûnes rigoureux, par ses larmes abondantes et par d'autres vertus excellentes. Il avait fixé sa cellule au pied de la sainte montagne où Élie avait vu autrefois la présence de Dieu. Mais cet homme vraiment respectable, désirant pratiquer des exercices d'une pénitence plus austère et plus laborieuse, se retira au désert des Anachorètes, appelé Siden, et y vécut plusieurs années dans la plus sévère et la plus étroite discipline. Ce lieu, privé absolument de toute consolation humaine, était d'un abord presque inaccessible, et était éloigné de soixante-dix milles de toute habitation. Enfin ce saint vieillard, sur la fin de sa vie, revint trouver sa première cellule dans la montagne d'Élie, où il avait eu pour disciples deux moines de la Palestine, lesquels étaient fort pieux et sévères observateurs de la discipline religieuse. Ils étaient demeurés dans cette cellule pendant l'absence du saint vieillard, lequel, quelques jours après qu'il y fut revenu, tomba dangereusement malade, et cette maladie le conduisit au tombeau. La veille de sa mort il fut tout à-coup ravi hors de lui-même; et dans ce ravissement il regardait, tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche; et comme si des personnes lui eussent fait rendre compte de sa vie, il leur répondait si haut, que tous ceux qui étaient présents pouvaient le comprendre. «Oui, disait il quelquefois, c'est vrai; j'ai commis cette faute, mais j'ai jeûné tant d'années pour l'expier»; et d'autres fois, «Non, je n'ai pas fait ce péché; vous m'accusez à tort.» Puis il ajoutait : «Je confesse que je me suis rendu coupable de cette faiblesse; mais j'ai pleuré, j'en ai fait pénitence et j'ai tâché de la racheter par de saints exercices et par des oeuvres de charité. Mais c'est absolument à faux que vous m'accusez cette fois» reprenait-il avec vivacité. Sur d'autres chefs, il disait : Vous avez raison; j'avoue que je suis coupable et que je n'ai rien à répondre pour me justifier; que je n'ai pour ressource que les Miséricordes de Dieu, en qui je mets toute ma confiance.» Or cet examen extraordinaire et si sévère était un spectacle effrayant et terrible, et autant plus terrible, que ce pauvre moine était accusé des fautes mêmes qu'il n'avait pas commises.

Ah ! Juste ciel ! si un solitaire fervent, un anachorète qui, pendant quarante années passées dans la vie érémitique, avait pleuré amèrement ses péchés, et les avait expiés par toute sorte d'austérités, avoue cependant que, sur certaines fautes il n'a rien à répondre pour s'excuser, que pourrai-je donc devenir, moi ? Ne dois-je pas m'écrier : Malheur à moi ! Oui, malheur à moi, misérable, puisque ce grand solitaire n'a pas même pu fermer la bouche aux démons qui l'accusaient, par ces paroles d'Ézéchiël : «Le Seigneur a dit : Je vous jugerai selon vos voies» (Ez 33,13) ? Mais gloire soit rendue à Dieu, qui seul connaît les choses cachées ! Cependant je peux vous assurer que plusieurs personnes m'ont dit que tandis qu'il était au désert, ce bon solitaire donnait de sa propre main à manger à un léopard. Or ce fut pendant qu'il subissait cet examen rigoureux, et qu'on lui faisait rendre compte de sa vie, qu'il rendit son âme à Dieu, sans que nous ayons pu savoir quelle a été la fin de ce jugement, et quelle a été la sentence qu'il a reçue.

saint Jean Climaque (L'échelle sainte, septième degré, 55)

Amma Théodora dit : «Luttons pour entrer par la porte étroite. De même que les arbres, s'ils ne subissent les tempêtes hivernales, ne peuvent porter du fruit, ainsi en est-il pour nous : ce siècle présent est une tempête, et ce n'est qu'à travers beaucoup d'épreuves et de tentations que nous pourrions obtenir en héritage le royaume des cieux.»

Un moine était éprouvé par des démangeaisons sur le corps, et beaucoup de vermine. Or il était d'origine riche. Et les démons lui dirent : " Tu supportes de vivre ainsi, couvert de vers ? " Et ce moine, par sa grandeur d'âme, remporta la victoire.

Comme deux évêques et pères, l'un nommé Chrysanthe, et l'autre Musonie, étant trépassés durant ce concile de Nicée, après leur mort miraculeusement sous-signèrent aux décrets du concile.

Il ne sera pas hors de propos de faire le récit de l'insigne et merveilleux miracle qui advint alors en la souscription du saint Symbole de la foi. Par quoi il faut entendre, que aussitôt que fin fut imposée aux choses qui furent attestées en ce concile, il advint que deux évêques trépassèrent en ce lieu de Nicée, avant d'avoir apposé leur signature en signe d'approbation à l'écrit de la profession de foi, qui là avait été conclue et arrêtée. Ce que voyant, le reste de l'assemblée des pères vinrent tous au lieu commun de leur sépulture et dormition; où étant tous autour de leur monument, et tenant en main ledit écrit, commencèrent à leur parler comme s'ils eussent été encore vivants, et eussent oui : «Ô pères saints (dirent-ils), vous avez avec nous soutenu une bonne bataille, vous avez parachevé votre course, vous avez gardé la foi. Si donc vous estimez que ce qui de nous a été fait et décrété, soit selon Dieu et en vérité, et qu'en puissiez obtenir la ratification et démonstration par l'attestation de votre signature (pour autant qu'à présent sans nulle interposition d'obstacle, étant illuminés de la splendeur de la Trinité, vous voyez le tout plus clairement que nous, qui sommes encore dans les ténèbres de ce mortel monde), nous vous prions de soussigner avec nous à cet écrit.» Cela dit, ils cachettent diligemment ce libelle, et le mettent sur les sépulcres de ces évêques passant toute la nuit sans dormir. Le jour suivant ne fut plutôt venu qu'ils se transportent en ce lieu, où ils trouvent leur cachet ni corrompu, ni violé; et ayant fait ouverture de leur libelle, reconnaissent les suscriptions desdits évêques, insérées à celles des autres, qui contenaient ces mots : «Nous, Chrysanthe et Musonie, confessons par nos signatures apposées à ce libellé de notre propre main, que malgré que nous soyons de corps translatsés de ce monde en l'autre, avons toutefois consenti à tous les pères assemblés au saint premier concile général et œcuménique de Nicée en tout ce que par eux a été déterminé et ordonné.

Dans «l'Histoire ecclésiastique de Nicéphore Xanthopoulos» (livre 8, chap. XXIII)



Il te faut le savoir et n'en pas douter : avant d'être ordonné tu vivais pour toi-même, une fois ordonné, pour ceux pour qui tu as été ordonné.

saint Athanase le Grand (lettre à Draconius)

RÉPONSE DE L'ASSEMBLÉE SUR LES PEINTRES D'ICÔNES ET SUR LES ICÔNES VÉNÉRABLES

Conformément aux ordres du tsar, dans la ville souveraine de Moscou, dans toutes les villes, le métropolite, les archevêques, les évêques, surveilleront l'exercice du culte, et surtout les saintes icônes et les peintres d'icônes, et s'assureront que tout est conforme aux règles sacrées. Ils détermineront les obligations des peintres d'icônes, diront suivant quelles règles ils doivent figurer la représentation charnelle de Dieu notre Seigneur, de Jésus Christ notre Sauveur, de sa très chaste Mère, des puissances célestes, de tous les saints qui, de tout temps, ont su complaire à Dieu.

Le peintre doit être plein d'humilité, de douceur, de piété : il fuira les propos futiles, les railleries. Son caractère sera pacifique, il ignorera l'envie. Il ne boira pas, ne pillera pas, ne volera pas. Surtout il observera, avec une scrupuleuse attention, la pureté spirituelle et corporelle. S'il ne peut vivre dans la chasteté jusqu'à la fin, il se mariera selon la loi et prendra femme. Il fera de fréquentes visites à ses pères spirituels, les informera de toute sa conduite, jeûnera et priera d'après leurs instructions et leurs leçons, aura des moeurs pures et chastes, ignorera l'impudence et le désordre.

Il peindra avec un soin scrupuleux l'image de notre Seigneur Jésus Christ, de sa très chaste Mère, des saints prophètes, des apôtres, des saints et des saintes qui ont subi le martyre, des femmes vénérables, des hiérarques, des pères vénérables, selon la ressemblance, selon le type consacré; les yeux fixés sur les oeuvres des peintres précédents, il prendra pour modèles les meilleures icônes. Si ces peintres, nos contemporains, vivent fidèles aux instructions qu'on leur a données, s'ils accomplissent avec soin cette oeuvre agréable à Dieu, ils seront récompensés, par le tsar, les hiérarques veilleront sur eux et leur témoigneront plus de respect qu'aux gens du commun.

Ces peintres prendront des élèves, les surveilleront, leur enseigneront la piété et la pureté, et les conduiront chez leurs pères spirituels. Ceux-ci leur apprendront, selon le règlement qu'ils tiennent de leurs évêques, quelle vie, exempte d'impudence et de désordre, convient à un chrétien.

Que les élèves suivent avec attention les leçons de leurs maîtres. Si un élève, par la grâce de Dieu, révèle des dispositions artistiques, le maître le conduit chez l'évêque. Celui-ci examine l'icône peinte par l'élève, voit si elle reproduit l'image vraie et la ressemblance, fait une enquête approfondie sur son existence, s'informe s'il mène une vie pure et pieuse, selon les règles, exempte de tout désordre. Il le bénit ensuite, l'invite à vivre désormais dans la piété, à pratiquer sa sainte profession avec un zèle infatigable, et lui donne les marques d'honneur qu'il accorde à son maître, qu'il refuse aux gens d'humble condition. Ensuite l'évêque avertit le peintre qu'il ne doit favoriser ni son frère, ni son fils, ni ses proches. Si quelqu'un, par la volonté de Dieu, est dénué de dispositions artistiques, s'il est un peintre médiocre ou s'il ne vit pas selon l'engagement régulier qu'il a pris, et que son maître le déclare expert et compétent, montre l'oeuvre d'un autre, en attestant que cet élève en est l'auteur, l'évêque, après enquête, infligera à ce maître les peines prévues, pour que d'autres, saisis de crainte, soient dissuadés de l'imiter : quant à l'élève, défense absolue lui sera faite de peindre des icônes.

Si un élève, par la volonté de Dieu, est doué de certaines aptitudes et vit selon l'engagement régulier qu'il a pris, et que son maître le décrie par jalousie, pour le priver de l'honneur dont il jouit lui-même, l'évêque, après enquête, infligera à ce maître les peines prévues et l'élève recevra un honneur plus grand encore.

Si l'un de ces peintres dissimule le talent que Dieu lui a donné et n'y fait pas participer effectivement ses élèves, il sera condamné par Dieu, comme celui qui a enfoui son talent, aux peines éternelles. Si l'un de ces maîtres ou si l'un de leurs élèves ne vit pas selon l'engagement régulier qu'il a pris, s'il s'enivre, vit dans l'impureté et dans le désordre, les évêques lui infligeront l'interdiction, lui défendront de peindre des icônes, redoutant la sentence du prophète : «Maudit soit celui qui pratique avec négligence l'oeuvre de Dieu !»

A ceux qui jusqu'à présent ont peint des icônes, sans art, à leur fantaisie et à leur guise, sans souci de la ressemblance, on enlèvera leurs oeuvres, on les vendra à vil prix à des gens simples et ignorants, dans les villages : leurs auteurs seront invités à demander des leçons à des peintres habiles.

Celui qui, par la grâce de Dieu, peut peindre, reproduire la forme et la ressemblance, qu'il peigne : celui que Dieu a privé de ce don, qu'on lui interdise la peinture des icônes, pour que sa maladresse ne soit pas une offense à Dieu. S'il en est qui contreviennent à cette défense, qu'ils soient punis par le tsar et mis en jugement. Si ces gens vous répondent : «Ce métier nous fait vivre, c'est notre gagne-pain», ne vous arrêtez pas à cette objection, car elle leur est suggérée par leur ignorance, et ils ne se sentent coupables d'aucun péché. Tous les hommes ne peuvent peindre des icônes : Dieu a donné aux hommes beaucoup de métiers divers, autres que la peinture des icônes, capables de les nourrir, d'assurer leur subsistance. L'image de Dieu ne doit pas être confiée à ceux qui la défigurent et la déshonorent.

Les archevêques et les évêques, dans toutes les villes, dans tous les villages, dans les monastères de leurs diocèses, inspecteront les peintres d'icônes et examineront personnellement leurs oeuvres. Ils choisiront, chacun dans son diocèse, les plus renommés de ces peintres et leur conféreront le droit d'inspecter leurs confrères, pour qu'il n'y ait pas parmi eux de peintres maladroits et grossiers. Les archevêques et les évêques inspecteront en personne ces peintres à qui ils ont confié l'inspection, et les contrôleront dans toute la rigueur : ces peintres seront entourés d'égards et recevront des marques particulières d'estime. Les grands seigneurs, les gens d'humble condition honoreront ces peintres et respecteront leur art vénérable.

Les hiérarques veilleront, chacun dans son diocèse, avec un soin et une attention infatigables, à ce que les bons peintres d'icônes et leurs élèves reproduisent les anciens modèles, à ce qu'ils s'abstiennent de toute fantaisie, à ce qu'ils ne figurent pas Dieu à l'aventure. Si le Christ notre Dieu a été figuré sous une enveloppe charnelle, la Divinité s'est dérobée aux peintres. Saint Jean de Damas a dit : «Ne figurez pas la Divinité ne la travestissez pas, aveugles, car elle échappe à vos yeux, elle est impénétrable à vos regards. En figurant l'enveloppe charnelle, je m'incline plein de foi, et je glorifie la Vierge qui a enfanté le Seigneur.»

Si un peintre, instruit par des maîtres habiles et experts, cache le talent que Dieu lui a donné, n'instruit pas d'élèves dans son art, qu'il soit condamné par le Christ, comme celui qui a enfoui son talent, aux peines éternelles. Peintres, instruisez donc vos élèves sans aucune restriction astucieuse, pour ne pas être condamnés aux peines éternelles.

Le stoglav ou les cent chapitres (chapitre 43)
Recueil des décisions de l'assemblée ecclésiastique de Moscou en 1551

Jadis il y avait un pauvre moine ascète qui cherchait un lieu pour construire une petite cellule en se promenant d'un lieu à l'autre, pour trouver où il lui plairait de construire sa cellule. Il arriva ainsi dans le lieu où se trouve aujourd'hui le monastère de Kosinitza. Il vit l'endroit, il lui plut, car ainsi l'avait-il vu en rêve : arriva une femme – qui était la Vierge – qui lui dit : «En tel lieu, qui est à trois sommets, là-bas, dans le milieu, tu dois faire un tout petit monastère; et par la suite moi, je vais l'agrandir". Et ainsi celui-ci –le moine, j'entends – commença à faire une toute petite église, et il n'y avait pas d'eau, et il hésita en se demandant comment il pouvait faire. Et tandis qu'il réfléchissait, voilà qu'il vit un oiseau noir, que nous appelons kosovo (=merle), qui sortait d'un buisson de ronces, les ailes mouillées. Mais il ne comprit pas, et ensuite l'oiseau entra de nouveau dans les ronces, de nouveau il en sortit, les ailes mouillées, et les secoua. Ainsi, par la sagesse de Dieu, il dit : «Allons couper les ronces pour voir : je pense qu'il y a de l'eau». Et ainsi, coupant les branches, il trouva de l'eau, exactement comme il voulait, là-bas où se trouve (la chapelle) de Sainte-Barbe dans le monastère, et dès lors ce premier fondateur appela le site du monastère Kosinitza, du nom de l'oiseau kosovo, qui lui indiqua où se trouvait l'eau.

Signes des Temps

«Je regardai, quand l'agneau ouvrit un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre êtres vivants qui disait comme d'une voix de tonnerre : *Viens*. Je regardai, et voici, parut un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc; une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur et pour vaincre. Quand il ouvrit le second sceau, j'entendis le second être vivant qui disait : *Viens*. Et il sortit un autre cheval, roux. Celui qui le montait reçut le pouvoir d'enlever la paix de la terre, afin que les hommes s'égorgeassent les uns les autres; et une grande épée lui fut donnée. Quand il ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième être vivant qui disait : *Viens*. Je regardai, et voici, parut un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance dans sa main. Et j'entendis au milieu des quatre êtres vivants une voix qui disait : *Une mesure de blé pour un denier, et trois mesures d'orge*

pour un denier; mais ne fais point de mal à l'huile et au vin. Quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième être vivant qui disait : *Viens*. Je regardai, et voici, parut un cheval d'une couleur pâle. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre.» (Apo 6,1-8)



INTERCESSIONS DE LA MÈRE DE DIEU TRÈS PURE LORS D'UNE ÉPIDÉMIE

Marie Davean

La Mère de Dieu fait cesser une épidémie

Georgia Moraïtou de Mesolongi raconte : «En 1918, une épidémie de grippe mortelle frappa Mésolongi. Malgré tous les efforts des médecins, les gens tombaient malades les uns après les autres et mouraient d'épuisement au bout de quelques jours. Entre vingt et trente personnes perdaient la vie chaque jour. Les dépouilles étaient transportées en charrette et enterrées sans le service d'un prêtre. Il s'agissait d'une effrayante épidémie. La même chose se produisait à Agrinio, où quarante à cinquante personnes périssaient tous les jours, de même qu'à Aitoliko et dans les villages alentour. Quand les dirigeants de la ville constatèrent le nombre croissant de victimes et la propagation fulgurante de la maladie, ils s'entretenirent avec l'évêque et envoyèrent une délégation au monastère de la Mère de Dieu Proussiotissa. Ils demandèrent à l'higoumène de conduire l'icône thaumaturge à Mésolongi pour que le fléau cesse enfin. L'icône passa tout d'abord par Agrinio, où, dans les heures qui suivirent son arrivée, les malades commencèrent à recouvrer la santé. On aurait souhaité garder l'icône plusieurs jours à Agrinio, mais des représentants des villages voisins vinrent la réclamer car les habitants mouraient là-bas aussi.

Le premier novembre 1918, l'icône arriva par voie de chemin de fer. Les habitants de Mésolongi l'attendaient depuis la veille. Comme une pluie battante faisait rage, les médecins recommandèrent aux villageois de ne pas assister à l'arrivée de l'icône. La pluie et la proximité augmentaient le risque de contagion, et de nombreuses victimes supplémentaires seraient à déplorer. D'une foi simple et fervente, les gens accordèrent davantage leur confiance à la Toute-

Sainte qu'aux discours des médecins, et la Mère de Dieu leur donna raison.

Ils accueillirent l'icône et l'escortèrent en procession à travers les rues de la ville, chantant et implorant d'être sauvés. Non seulement personne ne tomba malade, mais ceux que le virus avaient déjà contaminés se trouvèrent guéris. À partir de ce jour, à Mésolongi, plus personne ne mourut de la grippe.

En mémoire de ce miracle et en signe de reconnaissance, les habitants se cotisèrent et confectionnèrent un chandelier à sept branches d'une qualité exceptionnelle, qu'ils offrirent au monastère. Une reproduction de l'icône de la Mère de Dieu Proussiotissa fut aussi effectuée. Celle-ci est conservée jusqu'à présent dans l'église de Sainte-Parascève.»



Dans : <https://orthodoxologie.blogspot.com>

SAINT VICTOR ET SAINTE COURONNE

(II e siècle)

Fêtés le 24 novembre

Victor de Damas, en Syrie, suivait la carrière des armes sous l'empereur Antonin. Comme il se comportait ouvertement en chrétien, il fut sommé par Sébastien, son chef, conformément aux édits des empereurs, d'abjurer le Christ, et de brûler de l'encens aux dieux, avec menace, s'il ne le faisait, d'être sévèrement traité. A cela, Victor répondit qu'il était non seulement décidé à affronter tous les tourments plutôt que de renoncer à sa religion, mais qu'il tiendrait encore comme une grâce de souffrir tout ce qu'on voudrait pour le nom de Jésus Christ. Irrité de cette réponse, Sébastien commande qu'on lui brise les doigts, et que les articulations d'abord mises à nu soient ensuite arrachées de la peau; et enfin il le fait jeter dans une fournaise ardente, d'où Victor, après y être demeuré trois jours, sortit sans le moindre mal.

Ensuite, ayant été forcé, à plusieurs reprises, de manger des mets empoisonnés, il les prit impunément, et convertit même à la foi du Christ celui qui avait composé le poison. Mais là ne s'arrêta pas la fureur des bourreaux. Par un nouveau genre de cruauté, ils lui arrachent les nerfs du corps, lui arrosent les membres d'huile bouillante; ils approchent des torches enflammées de son corps suspendu; il lui versent dans la bouche un mélange de vinaigre et de chaux; ils lui crèvent les yeux; ils le laissent suspendu par les pieds et la tête en bas pendant trois jours : et, comme loin d'être ébranlé par tant de supplices, le martyr ne paraissait pas même les sentir, il est écorché vif et abandonné ainsi tout sanglant, véritablement Victor, c'est-à-dire vainqueur, puisqu'il avait triomphé, par la vertu de Dieu, et de la faiblesse de la nature, et de la rage des démons, et de la cruauté des impies.

Une jeune femme de seize ans, nommée Couronne,² et mariée à un soldat, ayant admiré la constance de Victor, ne put s'empêcher de le louer hautement, poussée par l'esprit de Dieu : en même temps, elle déclara publiquement qu'elle était chrétienne, affirmant qu'elle voyait deux couronnes descendre du ciel, une pour Victor et l'autre pour elle-même, et qu'elle était toute prête à la mériter par une belle mort. C'est pourquoi, ayant été arrêtée et sommée de sacrifier aux dieux, comme elle ne voulut pas y consentir, elle fut attachée avec des cordes aux branches de deux arbres inclinés l'un vers l'autre avec effort, et ces arbres étant relâchés tout à coup, et revenant à leur première situation, le corps de la jeune femme fut partagé en deux parties. Pour Victor, il fut enfin frappé de la hache, après avoir fait plusieurs prédictions qui s'accomplirent.

Les chefs de ces deux illustres martyrs étaient pieusement, conservés dans la cathédrale de Dijon avant la Révolution.

Ancien *Propre* de Dijon.

«Les hommes se soumettront à l'esprit de l'époque. Ils diront que s'ils avaient vécu en notre temps, il leur aurait été simple et facile d'être fidèles. Mais à leur époque, diront-ils, les choses sont complexes; l'Église doit être mise à jour et rendue éloquente aux problèmes du jour. Quand l'Église et le monde seront un, alors ces jours seront imminents [la fin des temps].»

Saint Antoine le Grand

² Couronne : Corona en latin; Stephanie ou Stéphanide en grec.

Le livre des Pères, mon frère aimé, raconte comment une fois dans quelque pays Dieu n'envoya pas de pluie pendant une année, à tel point que les hommes en arrivèrent à mourir de faim. Que font-ils ? L'évêque de la région prit l'initiative de rassembler tous les chrétiens et ils discutaient sur ce qu'il faut faire pour échapper à la famine. A la fin ils dirent : «Nous n'avons rien d'autre à faire que de supplier Dieu, nous tous, grands et petits, hommes et femmes». Et ainsi ils se mirent à prier pendant trois jours et trois nuits et personne, du petit jusqu'au plus âgé, ne mangea absolument de pain. Et ainsi, le troisième jour, un ange du Seigneur apparut à l'évêque et lui dit : «Ô évêque, pourquoi vous donnez-vous de la peine en vain ? Si l'homme qu'il faut ne vient pas prier, Dieu ne vous écouterait pas». L'évêque dit à l'ange : «Et où est cet homme-là ?» L'ange lui dit : «Évêque, prends avec toi les prêtres et les membres de ton clergé et va à minuit à telle porte de la ville et reste là et attends et la personne qui arrive la première à la porte de la ville, c'est celle que tu cherches». Et ainsi l'évêque agit selon le discours de l'ange et attendit à la porte de la ville avec tout le clergé.

Et voilà, vers le matin, ils voient un vieil homme, très pauvre, déguenillé, chargé de brindilles; il avançait vers l'entrée de la ville pour vendre ses brindilles et lorsque l'évêque et tous les chrétiens le virent, ils lui dirent : «Celui-là n'est pas autre que celui que nous cherchons». Et ainsi ils lui achetèrent ses brindilles et lui expliquèrent la situation, et il commença par leur dire de le laisser parce qu'il était indigne. Finalement, voyant qu'ils ne changeaient pas d'avis, il alla avec les chrétiens et au moment même où il entra dans l'église, il se mit à genoux et leva les mains vers le ciel, ô miracle !, tout de suite le ciel entier se couvrit et il tomba tant de pluie que l'eau faillit tout emporter, et cette année-là il y eut tant de produits et tellement à bon marché qu'aucun vieillard ne se rappelait d'une chose pareille. Et ainsi cet évêque émerveillé dit : «Alors nous, qui sommes tant d'évêques et de prêtres, de hiéromoines et de moines et tant de laïcs riches et pauvres, et Dieu ne nous exauça pas, quand il exauce ce vieillard, cet homme faible, ce pauvre, cet homme de peine. Mais Dieu sait. Je vais l'appeler dans ma cellule pour une conversation spirituelle pour lui demander ce qu'il a fait de bien pour que Dieu l'ait exaucé».

Et ainsi un jour il appela cet homme dans sa cellule et lui dit : «Je te conjure, au nom de Dieu, de ne rien me cacher; qu'est-ce que tu as donc fait de si bon à Dieu pour qu'il t'ait exaucé ?» Et celui-ci dit : «Mon saint révérend, quelle vertu cherches-tu chez moi, le pécheur ? Je n'en ai aucune». Finalement, vu qu'il ne pouvait, pas cacher ce qu'il avait fait, il lui dit : «Moi, mon révérend, mon métier est de porter tous les jours des brindilles sur mes épaules; je les vends et j'achète mon pain pour la journée; et ce qui reste, l'argent qui me reste, je le donne tout en aumône, et le lendemain matin de nouveau je vais encore ramasser des brindilles et de nouveau je fais la même chose. Telle est mon activité, mon saint révérend, et je fais cela chaque jour». L'évêque lui dit : «Sur le moment, tu fais bien de garder ce qui te suffit à ton entretien de ce jour-là et de donner le restant en aumône; mais si le matin le temps est pluvieux ou s'il neige ou s'il gèle ou si tu es malade, qu'est ce que tu manges du moment que tu ne conserves rien pour ces jours-là ?» Le vieillard lui répondit : «Crois-moi, saint révérend, plusieurs fois quand il pleuvait ou qu'il neigeait, je n'allais pas ramasser de brindilles, et je ne mangeais pas de pain pendant deux, trois et quatre jours, jusqu'à ce qu'il fasse beau temps pour porter les brindilles, les vendre pour acheter du pain, manger à suffisance le produit de ma propre sueur, et donner encore une fois ce qui restait en aumône; et je n'ai jamais retenu quelque monnaie pour le lendemain. Ceci est ma toute petite action continuelle, mon saint révérend». Et ainsi, lorsque l'évêque entendit cette histoire, il en fut étonné et dit : «Hélas, combien de serviteurs du Christ sont cachés, et nous ne les connaissons pas».

«Les anciens, dit l'Écriture, méritent un double honneur, surtout ceux qui peinent à parler.»

On a communément l'habitude d'appeler ancien celui qui est sorti de la jeunesse désordonnée et qui est dans la stabilité de la vieillesse; ainsi tout homme au raisonnement instable et qui mènerait une vie désordonnée n'est pas encore un ancien, même si l'on voit ses cheveux blancs : c'est encore un homme jeune. Quant aux discours donc, ceux du moins qui sont véritablement des discours, ceux qui cherchent à être bienfaisants et utiles aux hommes, ils sont pleins de sueurs et de peines, ils occasionnent beaucoup de fatigue

pour devenir des discours.
saint Grégoire de Nysse (sur l'Écclesiaste)